

T2 Trainspotting Plus ça change, plus c'est pareil

Maxime Labrecque

Numéro 308, juin 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86032ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Labrecque, M. (2017). Compte rendu de [T2 Trainspotting : plus ça change, plus c'est pareil]. *Séquences : la revue de cinéma*, (308), 28–29.

T2 Trainspotting

Plus ça change, plus c'est pareil

Peut-on vraiment se surprendre d'une suite au film culte de Danny Boyle? Deux décennies après la sortie de l'original, **T2** s'inscrit dans un phénomène somme toute plutôt récurrent depuis quelques années, qui consiste à revisiter des personnages, des lieux et des histoires qui ont connu un certain succès. Appelons cela de la nostalgie, ou une façon de faire de l'argent en retournant en terrain connu. L'idée n'est pas bête: on parvient à toucher la base de fans de l'original tout en allant en chercher de nouveaux, mais le risque de produire un film qui sent fortement le réchauffé plane toujours.

MAXIME LABRECQUE

La nostalgie, au cinéma et à la télévision, est payante. Pensons au grand retour de Mulder et Scully dans la nouvelle mouture de *X-Files*, ou encore à celui des habitants de *Twin Peaks*. Les médias sociaux s'enflamment sitôt qu'une nouvelle photo est publiée et les blogues de fans débordent de conjectures, sorte d'alliage fait de scepticisme et d'enivrement. En outre, une série télé comme *Stranger Things* joue à fond la carte de la nostalgie et fait pulluler les références à des œuvres des années 1970 et 1980. Côté cinéma, on n'a qu'à penser au retour de Rocky, d'Indiana Jones et à la joyeuse troupe de **Love Actually**. Il ne s'agit pas que de faire une suite à un film, mais de faire revivre ses personnages alors que, bien souvent, cela ne s'avérait pas nécessaire. D'aucuns diraient que l'œuvre originale suffisait. Si quelques suites peuvent cependant surprendre en ravivant de façon honorable une franchise à la **Star Wars**, d'autres échouent tristement. Et bonne chance pour raviver la flamme par la suite.

Mais pourquoi veut-on revoir à tout prix Harrison Ford reprendre son rôle d'Indiana Jones, d'Han Solo ou de Rick

Deckard? Pour revivre l'émotion forte vécue lors du visionnement du premier film? Pour revoir ce personnage marquant dans de nouvelles aventures? La réponse combinée de ces deux questions prouve à quel point la nostalgie est toujours payante. Il ne s'agit pas d'une adaptation à proprement parler, ni même d'un remake, mais d'une suite qui ravivera la flamme fanatique de plusieurs spectateurs vieillissants (oui, vous vous reconnaissez). D'une autre manière, pour la nouvelle génération, il ne s'agit pas d'un «vieux film», mais d'une nouvelle histoire avec des effets spéciaux «plus sophistiqués». Tout le monde y gagne. Ou presque. En fait, comme dans bien des cas, tout dépend des attentes. Généralement, celles-ci sont élevées étant donné le souvenir glorieux que gardent les fans de l'œuvre originale, qu'ils ont classée au panthéon des chefs-d'œuvre du 7^e art. Inévitablement, certains se rebuteront, pensant qu'on ne peut pas toucher à ce qui était déjà parfait et d'autres, les yeux remplis d'étoiles scintillantes, comptent les jours avant la sortie de la suite annoncée, 20 ans après, de ce qui a jadis chamboulé leur univers. Or avec **T2 Trainspotting**, le sentiment est mitigé. Ce n'est pas



Vingt ans après, les yeux remplis d'étoiles scintillantes



comme la série de films de Richard Linklater qui montre Céline (Julie Delpy) et Jesse (Ethan Hawke) à divers moments de leur vie – avec les magnifiques *Before Sunrise* (1995), *Before Sunset* (2004) et *Before Midnight* (2013) – où on se plaît à revoir ces personnages, où leur évolution était prévue, voire nécessaire, dans ce splendide exercice cinématographique et temporel.

Danny Boyle n'a peut-être plus la touche magique qui caractérisait sa signature et son impressionnante polyvalence jusqu'à *Sunshine* (2007). Depuis 10 ans, ses films peinent à étonner. Peut-être pensait-il, en revisitant l'œuvre qui l'a propulsé sur la scène internationale, rafraîchir son image en retournant à Édimbourg et en trouvant un prétexte pour réunir ses protagonistes. Une partie du problème vient du fait que le film s'embourbe dans ses propres tropes, dans une esthétique vidéoclip publicitaire résolument grunge et ancrée dans les années 1990. C'était rafraîchissant, vibrant et exaltant à l'époque, mais aujourd'hui, ces effets de caméra et ces angles incongrus – comme si le cadreur et le monteur étaient sous l'effet de substances psychotropes – ne convainquent pas. *Trance* (2013) allait sensiblement dans la même direction. Les nombreux arrêts sur image et les extraits du premier film ponctuent *T2*, sans toutefois toujours trouver une justification.

On retrouve à nouveau le monologue exalté de Mark Renton à propos de « choose life » sur un montage saccadé et hyperactif. Si le résultat est plutôt amusant et que Mark lui-même rigole en disant qu'autrefois il aimait bien faire ce type de tirade, l'effet n'est pas aussi convaincant que la première fois, même s'il fait sourire les fans. Entre l'humour et la tragédie, le film plonge tout de même dans des problématiques sérieuses, comme la tentative de suicide de Spud, pour le moins éblouissante, interrompue *in extremis* par Mark. Begbie (Robert Carlyle), récemment évadé de prison, est toujours aussi psychopathe, peut-être trop même, mais il est fort appréciable de revoir ce personnage instable interprété avec autant de brio. Quelques scènes demeurent néanmoins

appréciables, notamment la bataille entre Mark et Simon, de même que les « retrouvailles » inattendues entre Mark et Begbie dans les toilettes d'un club où, lors d'une soirée thématique année 1980, la foule vibre au rythme de *Radio Gaga* de Queen. Cette séquence, à elle seule, vaut la peine de voir le film, car elle canalise toutes les émotions que les personnages ont fuies (la peur) ou gardées bien vivantes (la colère) pendant 20 ans. On apprécie également le caméo de Kelly Macdonald, la jeune Diane du premier film, mais une présence plus affirmée et moins accessoire de la comédienne aurait été franchement profitable. Les thématiques de la vieillesse et de l'amitié sont mollement abordées et on se rend compte, au final, que chaque personnage n'a pas vraiment changé. Chacun essaie encore d'être sur un gros coup et la fin du film, avec sa morale de l'arroseur arrosé, déçoit et manque de fougue. Comme cela est le cas dans bien des films, *T2* devient autoréflexif, alors que Spud est encouragé à écrire son histoire – leur histoire – un peu à la manière des *Gilmore Girls* ou de *Moulin Rouge*. Ce mécanisme opère une boucle narrative et s'avère trop prévisible dans la situation présente. Cela dit, il faut bien avouer que revoir la bande de *Trainspotting* à l'écran dans de nouvelles aventures procure tout de même un léger plaisir, et que l'exercice, même s'il ne convainc pas complètement, n'est pas non plus vain. Après tout, peu de réalisateurs ont la chance de retrouver les mêmes comédiens et de revisiter une histoire qui les a tant fait vibrer. Il y avait là une belle opportunité, que Boyle a saisie, pour le meilleur ou pour le pire.

★★½

■ F2 FERROVIPATHES | **Origine:** Royaume-Uni – **Année:** 2017 – **Durée:** 1 h 57 – **Réal.:** Danny Boyle – **Scén.:** John Hodge, d'après les romans *Trainspotting* et *Porno* d'Irvine Welsh – **Images:** Anthony Dod Mantle – **Mont.:** Jon Harris – **Mus.:** Allan Jenkins – **Son:** Glenn Freemantle – **Dir. art.:** Patrick Rofle – **Cost.:** Rachael Fleming, Steven Noble – **Int.:** Ewan McGregor (Renton), Robert Carlyle (Begbie), Ewen Bremner (Spud), Jonny Lee Miller (Simon), Anjela Nedyalkova (Veronika), Kelly Macdonald (Diane) **Prod.:** Bernard Bellew, Danny Boyle, Christian Colson, Andrew Macdonald – **Dist.:** Columbia.